

# La richesse du dénuement

## L'univers austère de la communauté des Shakers vu à travers chants, danses et mobilier

28 février 2015 | André Lavoie - Collaborateur | Cinéma



Photo: Excentris

Le film est une véritable célébration de la beauté dans ses formes les plus modestes.

### Cinéma

*Une chaise pour un ange*

Documentaire de Raymond St-Jean. Canada-Finlande, 2013, 75 min.

★★★1/2

On pourrait facilement confondre les Shakers avec les Quakers, et la faute serait pardonnaable dans la mesure où les premiers sont issus des seconds, groupe dissident au sein de cette frange radicale du protestantisme. Victimes de l'oppression britannique au XVIIIe siècle, ils trouveront refuge en Nouvelle-Angleterre, là où leurs pratiques austères ne réussiront pas à convaincre un grand nombre de fidèles à les suivre.

Aujourd'hui reclus à Sabbathday, petit village du Maine, les Shakers maintiennent tant bien que mal leurs traditions, et les bâtiments qui les abritent, exemples d'une culture de la simplicité, de la pureté, fuyant l'ostentatoire pour un dialogue plus fécond avec Dieu. Ce sont ces toutes dernières traces que Raymond St-Jean (*Peepshow*, *Cabaret Neiges noires*) capte avec délicatesse dans *Une chaise pour un ange*, titre à la fois ambigu et évocateur pour un documentaire où le design, la musique, l'architecture et la danse se volent tour à tour la vedette.

Le cinéaste propose d'abord un détour du côté de Helsinki, en Finlande, pour mieux nous faire découvrir cet univers, scrutant de près le travail du chorégraphe Tero Saarinen dont la pièce *Borrowed Light*, créée en 2004 à partir des chants des Shakers interprétés par l'ensemble Boston Camerata, fait depuis le tour du monde. Ses danseurs s'exécutent au milieu d'un espace industriel dénudé, parfois sombre, parfois lumineux, portant des costumes amples et simples que les Shakers n'auraient peut-être pas reniés.

### Style scandinave

Si Tero Saarinen se plaît à célébrer leur modestie, et les rapports plutôt chastes qu'hommes et femmes entretiennent — un aspect qui, disons-le, contribue à leur déclin... —, sa démarche devient l'écho d'une autre dimension de la culture des Shakers. Celle-ci se reflète dans les objets de leur quotidien, chaises, lits, tables, tous conçus dans une optique strictement utilitaire, arborant des lignes d'une pureté exemplaire, très prisés des antiquaires et des collectionneurs, enviés par les ébénistes les plus méticuleux. Cette approche a d'ailleurs fortement imprégné le fameux style scandinave, dont IKEA constitue l'emblème la plus visible.

Véritable célébration de la beauté dans ses formes les plus modestes, celle-ci s'incarne également dans leurs chants, dont la sonorité apaisante rivalise avec celle des moines catholiques. Le documentariste a d'ailleurs trouvé en Joel Cohen, musicologue et ancien chef de l'ensemble Boston Camerata, le meilleur ambassadeur de cette musique dont il comprend les plus subtiles nuances, sans pour autant adhérer à la morale rigoriste qu'elle célèbre. Au milieu de la petite église dénudée à l'extrême, et qui sert aussi de salle de danse — les Shakers ont aussi leurs contradictions ! —, il s'extasie à la fois sur leur génie acoustique, leur doigté architectural et leur finesse musicale. Même en réclusion, leur savoir nous illumine.